

ETC



Zones de turbulence

Isabelle Lelarge

Numéro 64, décembre 2003, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lelarge, I. (2003). Zones de turbulence. *ETC*, (64), 4–5.

ZONES DE TURBULENCE

... « Il y a déjà eu de l'art » et même du « grand » art. De là une procédure de deuil permanent par rapport à la « phase » héroïque de l'avant-garde moderniste. La complexité baroque va alors resurgir comme symptôme et référence, voire même comme ensemble de traits stylistiques. »

Christine Buci-Glucksmann¹

Ils se font dorénavant les « ambassadeurs de l'art dans la société », des « multiplicateurs de la démocratie »², qu'on le veuille ou non, de gré ou de force. Leur désespoir de ne pas être achetés, collectionnés, respectés et médiatisés, – enfin pas assez – les a sans doute conduits à désertir leur identité première qui les faisait précédemment en tant que créateurs, d'abord et avant tout. Après avoir produit des objets selon divers enseignements et voyages, et après nous les avoir montrés, un groupe de créateurs a finalement décidé de ne plus croire en une suite de l'art et encore moins en la production d'objets et en leur diffusion.

Il sont si lancés dans leur projet qu'il pensent construire une avant-garde québécoise à partir de gestes et d'échanges ou de rien et parfois même, ils sont politiques ou poétiques, mais tout revient plus ou moins au même, au cœur des esprits activistes. Ils s'inspirent surtout de Duchamp et des Satellipopettes³. Dans la majorité des cas, ils sont liés à des centres d'artistes, lieux majeurs de prospective et de diffusion artistique québécoise.



Leur rêve consiste à ne plus s'inclure dans un système capitaliste de production-consommation. Ces êtres exceptionnels ont en effet gagné le nirvana de l'échange tout en s'excluant de la vie réelle, là où justement la production, le chômage, l'argent et son manque existent. En allant à la rencontre des non-publics dont les représentants n'ont pas spécialement l'intention de rencontrer l'art, et en quittant le grand public et les aficionados de l'art contemporain, on pourra penser qu'il y a là tout un troc ! Certains seront sans doute satisfaits qu'enfin – 35 ans plus

tard – le fantasme marxiste prenne son essor, comme si cela ne comptait pas aujourd'hui de s'investir totalement dans la société dans son entier, par ses propres mécanismes. Et d'autres se verront probablement très secoués par ce changement de cap de la part d'artistes et de l'adoption d'attitudes qui relèvent de l'esthétique relationnelle de Nicolas Bourriaud, si bien critiquée par Paul Ardenne, qui la qualifie davantage d'« animation culturelle »⁴ que d'art ou d'œuvre d'art.

Dans ce programme, on peut bien imaginer qu'il n'y a pas d'espace pour la critique d'art puisque toute notion d'évaluation est évacuée. Seule la promotion y règnera. Il n'y a non plus rien de prévu en ce qui a trait à l'archivage puisqu'il n'y a rien ou si peu à archiver. On n'a donc plus besoin des musées. Seulement des médias qui relatent, et des critiques/promoteurs. Et on voit toutes sortes d'animations. Et parfois, des « choses » fabuleuses en performance, art action, art participatif... qui ont ou qui auraient existé de toute façon, de tout temps, crise ou non, désespoir ou frénésie.

Mais on est en droit de se demander pourquoi le Québec ne peut pas fonctionner comme les autres pays du monde en acceptant d'opérer avec un marché de l'art, et de véritablement s'intéresser à la collection et à l'acquisition. Ailleurs, une synergie se produit entre les divers moyens de diffusion et on ne met pas de l'avant une diminution des options. Au lieu que des artistes abandonnent la réalisation d'objets et que le néant de leur ironie ne les étouffe encore plus ou, alors, que leur poésie extrême et enjouée, intersubjectivité et intimité confondues nous excluent totalement, il serait nettement plus judicieux que les centres d'artistes commencent enfin à réaliser la mise en marché des œuvres de leurs créateurs. Ces mots les terrifient sans

doute, car ils demandent d'autres efforts. Mais cette idée circule dans certaines officines artistiques et gouvernementales. Logiquement, les créateurs ne devraient pas « jouer dans la rue », ni dans un pays glacial, ni dans un autre, pour relever d'un triste cynisme ! C'est une question de responsabilité sociale, justement. Et penser qu'on peut repousser les notions de valeur et d'évaluation est une aberration nihiliste, qui parle apparemment d'actions furtives⁵ mais bien davantage de fuite de ce qui fut, et d'état de panique. La thèse d'une période baroque est réelle mais en ces temps imparfaits, de déclin de l'aura, nous n'en demanderons quand même pas trop aux artistes. Sauf qu'il faut s'aider soi-même, quelque peu.

Et tous ces exemples, sans exception, émanent d'un marché de la subvention et non d'un marché de l'art. Chose sûre, ceux qui ont le bonheur de vivre du marché ont souvent de surcroît le bonheur de vivre de subventions. C'est le genre de cote sur cote que pourtant les artistes de la non évaluation ou « du » contextuel devraient combattre (?). Afin de répartir les richesses, évidemment. Ainsi se présente notre scène artistique des créateurs où certains affichent leurs couleurs contre l'art et son système, mais non contre les subventions.

Et l'hécatombe a lieu. Le centre d'artistes Dare-Dare (Montréal) a pour sa part pris la décision de ne plus avoir de lieu d'expositions et de présenter uniquement des projets dans la ville. Alors que nous publions ici une œuvre que je lis comme mimétique et que cette galerie présentait en octobre dernier, de l'artiste Adrienne Spier. Il s'agit de chaises suspendues à partir du plafond; chaque partie qui se démantèle est rattachée par des fils, telles des marionnettes. Au sol, sur le plancher de bois, était placée une grande table en bois, pattes et panneaux ouverts, ventre contre le sol. La superposition du bois de la table contre le bois du plancher, et la superposition de la couleur brune des deux éléments, sans oublier la jonction des fonctions d'un désir d'ancrage versus un désir de quitter et le lieu et le statut de galeriste, annonçaient peut-être déjà ce qui allait arriver à Dare-Dare, soit le questionnement total d'un centre d'artistes quant à son avenir⁶ – ils vivaient en plein Merzbau québécois, ceux qui exposaient des pratiques fortes !

ISABELLE LELARGE

NOTES

¹ Christine Buci-Glucksmann, *Résurgences baroques*, sous la direction de Walter Moser et Nicolas Gayer, La Lettre volée, Bruxelles, 2001, p. 46.

² Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, Paris, 2002, p. 184.

³ • Les Satellipopettes • étant le nom d'une émission pour enfants des années 1970, dont le héros était le célèbre Capitaine Cosmos.

⁴ Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, Paris, 2002, p. 195.

⁵ • Un art à fleur de réel : considérations sur l'action furtive », Patrice Loubier, *Inter*, n° 81, printemps 2002 (spécial *Arts d'attitude*), p. 12-17.

⁶ Dare-Dare reçoit très peu de subventions, et payait des loyers exorbitants au centre-ville.



P. Elaine Sharpe, *Panther Motel, Del Ray Beach, FLA. (terrorist residence)*, de la série *unanswered : witness*, 2002, 76, 2 x 76, 2 cm. Mois de la photo à Montréal/La Centrale.

ACTUALITÉS/DÉBATS

TANT DE MIMÉTISMES

La mélancolie, c'est le bonheur
d'être triste.

Victor Hugo

Ce qui à priori pourrait ressembler au calme recèle finalement de l'agitation. Habituellement, une subtile dissimulation suffit à la chose mimétique. Mais il y a en ce moment, autour de nous, un nombre impressionnant de créateurs qui usent de doubles langages pour le moins percutants.

Par exemple, Millie Chen (en page couverture), abordée par Nathalie de Blois dans son article sur l'événement Orange. L'artiste superpose des fragments de réel au réel. Fusions de sens, de contre-sens, allergies et catharsis sont assurés et notre compréhension des mélanges des genres s'établit.

Chen reprend la thématique si moderne du café et l'insère au-dedans du lieu d'exposition (le centre Expression). Avec ses murs d'un beau rouge carmin bien chaud, et des tabourets et petites tables noirs admirablement agencés à la belle verticalité du lieu, on se